

Le combat sous bois

Autor(en): **Junod, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **83 (1938)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341894>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Étranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1,50.

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne _____ Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Pré du Marché, 3 — Lausanne

Le combat sous bois

Au cours des manœuvres de la I^{re} division en 1937, mon régiment eut à combattre dans une région boisée (Jorat). De multiples incidents, un certain nombre de fautes commises me prouvèrent, une fois de plus, que ce genre de combat était peu familier aux chefs et à la troupe.

La raison, sinon l'excuse, réside pour une bonne part dans la courte durée de nos services d'instruction, ainsi que dans le trop petit nombre d'exercices et de manœuvres faits dans des régions boisées au cours des écoles de recrues et des cours de répétition.

L'aversion qu'on a des bois en service d'instruction peut se justifier du fait que le contrôle de ce qui s'y passe et que l'arbitrage s'y avèrent très difficiles. L'on s'ingénie alors pour plus de facilité, à choisir comme terrain de combat des régions découvertes ou modérément boisées, régions qui permettent l'utilisation méthodique et plus facilement contrôlable des feux de mitrailleuses et d'artillerie.

D'autre part, dans le combat sous bois, ce n'est plus le nombre des combattants et des armes seul qui règle la situation. Là interviennent des facteurs plus ou moins

incontrôlables en temps de paix : l'état moral des chefs et de la troupe, la valeur du commandement subalterne et du combattant isolé.

Il y a sous bois des réflexes à créer et à cultiver en temps de paix déjà. Il serait désirable qu'ils le soient chez nous dans des exercices plus fréquents, en n'oubliant pas toutefois qu'ils ne peuvent guère être montés avec profit pour l'instruction, que dans un cadre exécutant assez restreint, la compagnie par exemple. Ils doivent avant tout se fixer pour but de développer l'audace et la décision des petites unités et du combattant isolé. Ces exercices nécessitent une préparation minutieuse et un arbitrage soigné.

Nous ne croyons pas nous tromper en disant que dans toutes les armées modernes auxquelles nous risquons d'avoir affaire, la pratique de ce combat spécial est beaucoup plus poussée que chez nous... quoique le temps ne soit cependant plus où l'un de nos divisionnaires (c'était avant 1914 !) disait en fin d'une critique qui devait enlever à l'un des chefs de parti l'envie de renouveler un combat sous bois : « Les bois sont faits pour l'amour et non pour la guerre ! »

Les règlements français et allemands, pour ne citer que ceux-là, sont moins avares de précisions que les nôtres sur le combat en forêt. Les troupes de ces pays y sont systématiquement préparées.

Lors d'un stage que je fis dans l'armée française il y a peu d'années, je pus constater que l'étude théorique et pratique du combat sous bois y était tenue très en honneur.

Le colonel commandant de corps Guisan relevait aussi, il y a quelques mois, qu'aux manœuvres de Normandie auxquelles il assistait en 1937, une division (la 21^e) avait admirablement su utiliser les forêts pour le combat.

Toutes ces raisons m'ont incité à étudier de plus près la question. Le résultat de cette étude, toute théorique, fait l'objet des lignes qui suivent. Elles n'ont pas la prétention de faire le tour complet du sujet, car, comme il y

a fagots et fagots, il y a aussi bois et bois. Pas plus qu'elles ne prétendent être l'expression d'idées personnelles. Elles sont bien davantage un résumé de celles puisées chez un certain nombre d'auteurs, anciens combattants, qui ont étudié la question bien avant moi et aux travaux desquels il a été fait de larges emprunts¹.

Je veux espérer que le sujet intéressera ceux de mes camarades qui, comme moi, ont souvent regretté de ne pas trouver dans nos règlements une base pour l'utilisation rationnelle des bois pour le combat. Et surtout qu'il les incitera à étudier l'une ou l'autre des opérations des dernières guerres qui se sont déroulées dans ces conditions. Elles sont en nombre ; il n'y a que l'embarras du choix (combats dans les Vosges, sur les Hauts de Meuse, dans l'Argonne, batailles de Tannenberg et des lacs Mazuriques, etc.).

Signalons à ce sujet l'article « Waldkämpfe » du Plt. Jaggi paru en septembre 1937 dans l'*Allgemeine Militärzeitung* qui fait une large part à des extraits historiques puisés dans la littérature militaire allemande d'après guerre.

* * *

Jusqu'aux guerres de la Révolution française on évitait en général les bois, tout comme les localités, pour les opérations de guerre. Ils gênaient en effet les évolutions en ordre serré et compliquaient outre mesure l'exercice du commandement.

Avec la métamorphose des formations de combat, conséquence de la transformation de l'armement, les combats sous bois devinrent de plus en plus fréquents. L'his-

¹ Règlement de l'infanterie (français), 2^e partie. 1929.

Règlement allemand (Führung und Gefecht).

Von Cochenhausen « Die Truppenführung ».

Lt.-colonel Touchon « Conférences d'infanterie ». (Ecole supérieure de guerre 1925/26).

Commandant Desré (Conférences d'infanterie ». (Ecole supérieure de guerre 1931/32).

Colonel Lauth « Les combats sous bois » (Conférence faite au cycle d'information des généraux et colonels en 1929).

toire de la guerre de 1914-1918 en fourmille d'exemples.

De nos jours, combats en rase campagne, combats sous bois et combats de localités s'enchevêtrent. Il faut se préparer aux uns comme aux autres.

Mais nous dira-t-on, notre pays est-il si boisé que cela, qu'il faille s'attendre à combattre sous bois ? L'étude de la carte, et si possible de celle sur laquelle les forêts sont portées en vert, nous donne une réponse indiscutable : notre pays est relativement *très* couvert en forêts de toute étendue, petites ou grandes. Qu'on le veuille ou non, elles joueront leur rôle lors des hostilités et influenceront notre tactique.

Si notre sol est pour le 28 % du terrain cultivé, le 20 % au moins est en revanche recouvert de forêts (1/5 du territoire !). Sommes-nous plus pauvres ou plus riches en territoires boisés que nos voisins ? Les chiffres ci-dessous nous renseigneront : En Europe les forêts recouvrent 30 % du territoire, en France 17 %, en Italie 20 %, en Allemagne (ancienne) 27 %, en Autriche (ancienne) 32 %, en Pologne et en Russie 60 %.

Nos règlements ne paraissent pas y attacher suffisamment d'importance. Seul, sauf erreur, le S. C. 1927 effleure la question du combat sous bois dans deux de ses paragraphes :

Le § 265 *recommande* d'inclure les forêts dans le front d'arrêt, du fait que l'ennemi ne pourra y faire usage à plein rendement de ses moyens supérieurs aux nôtres (artillerie, chars, aviation).

Le § 282 rend attentif aux *inconvenients* de l'utilisation des forêts dans la défense : mangent de gros effectifs, lisières devenant rapidement intenable.

Et c'est tout !

* * *

Il y a une *psychologie de la forêt*. Le lecteur en aura déjà fait lui-même l'expérience lors d'exercices dans les grandes forêts, celles du Jorat par exemple, de nuit tout spécialement !

Ce qui caractérise les régions boisées, c'est que les vues y sont limitées, la circulation peu aisée, parfois difficile, quelquefois quasiment impossible.

En temps de paix, lorsque aucun danger de mort ne menace le voyageur ou le patrouilleur solitaire dans les bois, l'impression d'isolement, la crainte de se perdre, produisent sur lui une sensation de trouble et d'insécurité.

En temps de guerre, au dire de ceux qui l'ont faite, cette impression angoissante étroit d'une façon intense le cœur du soldat. Séparé de ses camarades par les buissons qui les masquent à sa vue, il se sent isolé, perdu, dans l'appréhension constante de dangers invisibles, susceptibles de surgir à tout moment des fourrés qui l'entourent.

Cette action démoralisante de la forêt a une grande influence sur les conditions dans lesquelles se déroule la lutte sous bois.

On ne conçoit certes pas une offensive de grand style se déroulant exclusivement sous bois, car par sa nature même ce terrain interdit presque complètement la mise en œuvre des grands moyens de destruction et de neutralisation, qui, seuls, permettent les attaques importantes. Mais il n'est plus permis d'ignorer les régions boisées d'un secteur d'attaque, sous prétexte, comme on l'entend dire, que le sort des régions forestières sera toujours décidé par celui des régions découvertes qui les avoisinent.

La possession ou l'abandon d'une région boisée peut réagir profondément sur les événements qui se passent aux environs de celle-ci (Hauts-de-Meuse en 1914, Argonne durant toute la guerre, Villers-Cotterets en 1918).

Il y a donc nécessité à se préparer aux combats sous bois. Leur difficulté, car elle existe, sera bien diminuée si l'on modifie, par la pratique, l'état d'âme des exécutants habitués aux larges horizons et si l'on substitue, chez eux, à « l'angoisse de la forêt » l'accoutumance qu'en ont les forestiers, les bûcherons, les chasseurs... et les braconniers, lesquels vivent, séjournent et circulent sous bois avec la même tranquillité d'esprit qu'en terrain découvert.

Les Allemands, spécialement, ne perdent aucune occasion d'entraîner leurs troupes... et leurs formations pré-militaires à la vie, aux marches et aux combats dans la forêt.

* * *

Avant d'étudier l'allure du combat sous bois, il ne nous paraît pas inutile de rappeler quelques notions de science forestière et leur incidence sur le combat :

Les *essences* qui composent nos forêts peuvent se classer essentiellement en deux grandes catégories :

les arbres à feuilles caduques (chênes, hêtres, châtaigniers, etc.) ;

les arbres à feuilles persistantes (sapins, pins, etc.).

Le *feuillage* des premiers est formé de feuilles plus ou moins larges qui poussent au printemps et tombent à l'automne. Celui des seconds est formé de fines aiguilles qui sont remplacées au fur et à mesure de leur chute et donnent l'impression d'un feuillage persistant et toujours vert.

Les arbres à feuilles caduques ont en outre la propriété de repousser du pied lorsqu'ils ont été coupés, ceux à feuilles persistantes ne l'ont pas.

La persistance du couvert dans les forêts de conifères fait que les plantes herbacées y poussent mal et que leur sol est généralement dépourvu de broussailles. Le même phénomène se produit, à un degré plus ou moins net, sous les hautes futaies des arbres à feuilles caduques.

Les forêts établies sur les hauteurs ont généralement un *sous-sol* sec et sablonneux, celles établies dans les vallées ou les plaines cachent souvent un sol humide et marécageux.

Dans les endroits aérés, aux lisières, aux clairières, le long des chemins, la végétation est plus puissante. Telle forêt, dont la bordure est un épais fourré, devient plus perméable vers l'intérieur.

De nos jours les forêts sont toutes plus ou moins assujetties à un régime forestier, c'est-à-dire que des *coupes* y sont faites à périodes fixes.

Les *taillis* se constituent par le rejet des souches.

Les *futaies* proviennent de semis, formant dans les vingt premières années des *fourrés* très épais.

L'homme intervient dans le régime de la forêt. Il l'exploite, la coupe, la renouvelle, l'empêche de mourir. La conséquence en est un perpétuel changement dans son état : les coupes apparaissent, puis disparaissent et avec elles les chemins, les laies nécessaires à leur exploitation.

Aussi nos cartes ne nous donnent-elles que des indications générales et fréquemment insuffisantes des régions forestières. Ce fait prouve qu'il ne faut pas hésiter, lorsqu'on est appelé à opérer dans ces régions, à faire appel à des reconnaissances, aux photos d'avions, à des guides sûrs (forestiers, chasseurs, habitants de la région).

L'essence des arbres a également une influence sur la *protection* qu'ils offrent *contre les projectiles* :

Pénétration moyenne en cm. de la balle 11.

(pénétration max. : env. 20 % en plus)

	à 5 m.	300 m.	600 m.	1200 m.
Sapin	60	50	40	35
Chêne	40	30	25	20

Dans les grandes régions forestières le *climat* lui-même est particulier. La forêt attire et maintient l'humidité. Les brouillards y sont fréquents, les précipitations abondantes, ce qui a son importance pour la santé de la troupe, pour l'aviation. Par contre les arbres abritent du *vent* ; ils canalisent au ras du sol les grands courants aériens et compliquent parfois les vols à basse altitude.

Tirons de ces quelques notions d'économie forestière des conclusions en ce qui concerne *l'influence de la forêt sur le combat* et par forêt entendons bien la forêt étendue, car les bois de faible superficie qui attirent souvent le combattant par une sécurité apparente mais fallacieuse, ne sont pas autre chose que des nids à obus bientôt rendus intenable par l'artillerie, qui, en y mettant le prix, les anéantit après

quelques jours de bombardement (bois des environs de Verdun, de la Somme, etc.). Ces conclusions nous montreront la nécessité, pour la lutte sous bois, de reconnaître minutieusement le terrain, de compléter les renseignements donnés par la carte par l'utilisation de guides (forestiers, habitants de la région).

Les bois sont plus ou moins perméables. Une futaie (grande forêt de sapins, par exemple) est plus perméable à l'infanterie qu'un taillis.

En hiver les bois à feuilles caduques sont des couverts médiocres, alors que les bois à feuilles persistantes en restent d'excellents.

Dans une forêt, surtout si le sol en est marécageux, il sera difficile de creuser des abris et des tranchées à cause des racines et de l'eau.

Les chemins, construits légèrement, parce que souvent temporaires, envahis par des broussailles, demandent des travaux d'entretien importants.

De toute façon, la caractéristique générale des bois est de *limiter les vues* et de *compliquer la circulation*, mais cela dans une mesure très variable d'un cas à l'autre (étendue de la forêt considérée, essence, âge, coupes, valeur et direction des voies de communication).

Résumons maintenant les avantages et les inconvénients que présentent les bois pour l'infanterie et pour les autres armes appelées à collaborer avec elle, en commençant par ces dernières :

a) *pour l'artillerie* :

Les bois sont pour elle un obstacle à ses vues et à ses coups. Elle ne peut agir utilement que lorsqu'elle peut observer son tir, ce qui n'est possible : dans l'offensive que sur des boqueteaux, des bois de faible étendue ou des lisières ; dans la défensive que pour encadrer un bois de faibles dimensions afin d'en interdire l'accès à l'ennemi. Les deux artilleries ne peuvent donc guère participer à la lutte qu'aux lisières d'un grand bois. Dès que les deux infanteries sont

aux prises à l'intérieur, l'artillerie a un bandeau sur les yeux il lui faut chercher son infanterie « comme une aiguille dans une botte de foin ». Elle pourra bien, il est vrai, tirer d'après la carte (procédé peu rentable) ou sur les clairières, les coupes, les routes et chemins, les carrefours. Mais une infanterie habile s'affranchira précisément de ces points de repère dangereux. En fait, les fluctuations du combat sous bois ne pourront être suivies par l'artillerie, ses liaisons avec l'infanterie étant trop précaires. D'autre part, les éclatements prématurés occasionnés par les gros arbres ou la rencontre par l'obus des branches des arbres élevés rendront son tir imprécis, partant dangereux pour ses propres troupes. L'exécution d'un barrage roulant est impraticable sous bois. Au surplus un tir d'artillerie prolongé crée des abatis inextricables constituant pour l'assaillant un obstacle sérieux à sa progression et pour le défenseur une gêne pour ses tirs. Les deux artilleries seront donc dans une telle incertitude sur l'opportunité et l'efficacité de leur intervention, qu'elles conserveront le plus souvent un silence prudent lorsque les infanteries s'affrontent sous bois.

Les *canons d'infanterie*, par contre, parce que plus près des premiers échelons, auront des possibilités d'intervention le long des chemins, dans des clairières ou lorsqu'on leur aura ménagé une éclaircie.

b) *pour l'aviation* :

Son action sera influencée par l'étendue du bois, la nature des essences le constituant, la saison. De nuit les bois forment des masses sombres, facilement reconnaissables. Si, peu étendus, ce sont des objectifs de bombardement tout indiqués. Les lisières seront de bons repères pour les pilotes. Raison de plus pour l'infanterie de fuir les lisières et les bois de faibles dimensions. Mais les régions boisées formeront toujours un obstacle plus ou moins sérieux aux vues de l'aviation. Dans les grands bois et quand il y a des feuilles aux arbres, l'aviation ne voit rien ou presque rien. Seuls les

travaux exécutés dans les clairières, aux lisières et mal camouflés, ainsi que les fumées, les lueurs, peuvent être perçus par les observateurs aériens. Le réglage des tirs d'artillerie par avion est fréquemment impossible. Le jalonnement par panneaux à terre est irréalisable ; celui par feux de bengale lui-même peut passer inaperçu. Pendant l'été, la fraîcheur des forêts, particulièrement dans les régions accidentées, cause des remous qui gênent les pilotes dans le vol à basse altitude. Dans les régions forestières, enfin, les terrains d'atterrissages sont rares.

Il en résulte que l'aviation n'apporte dans les bois qu'une aide très relative à l'infanterie et à l'artillerie.

c) *pour l'action des gaz :*

Les feuilles des arbres forment un support tout trouvé pour les gouttelettes des liquides toxiques. Elles augmentent ainsi la persistance de leur pouvoir nocif, déjà grande du fait de l'absence de courants.

L'action des gaz et des liquides toxiques est redoutable en forêt.

d) *pour la cavalerie, les cyclistes :*

Etant, dans les bois épais, liés aux chemins, ces combattants sont à la merci d'embuscades. Ils pourront peut-être rendre certains services dans les hautes futaies (recherche de l'absence ou de la présence de l'adversaire sur une profondeur et un front donnés), à condition d'avoir été entraînés à la circulation sous bois.

e) *pour les chars :*

Ils peuvent suivre les lisières, encore que leur vue soit souvent gênée par l'épaisseur de la végétation en bordure de celles-ci. Ils peuvent suivre les chemins, mais avec beaucoup de chances de tomber dans une embuscade (armes anti-chars, mines, etc.). Les chars légers ont la possibilité de renverser des arbres isolés d'un diamètre allant jusqu'à 20 cm. Ils peuvent manœuvrer dans les hautes futaies

avec l'espoir d'arriver à neutraliser un adversaire dont les possibilités de tir éloigné sont limitées. Mais là encore, en des points de passage obligés, ils seront facilement la victime d'armes anti-chars ou de mines. En forêt, de myopes qu'ils sont normalement, les chars deviennent facilement aveugles, ont une grande difficulté à assurer leur direction et sont à la merci de toutes les embuscades.

f) *pour l'infanterie* enfin :

Il résulte de ce que nous venons de dire que l'infanterie n'a pas grand'chose à attendre sous bois de l'aide des autres armes et que *les combats en forêt sont essentiellement des combats d'infanterie*. Les deux infanteries qui s'y affrontent ne devront en général leur succès qu'à leur valeur propre, à leur habileté, à leur préparation à ce genre de combat. La forêt donnera au fantassin un *couvert*, parfois un abri, des matériaux pour les constructions et le camouflage, des supports tout placés pour les obstacles. Mais elle lui imposera des inconvénients : limitation de ses vues et de la profondeur de ses barrages de feu, obstacle à sa progression dans une direction donnée, à la bonne utilisation de ses armes, à la cohésion des unités, d'où difficulté de l'exercice du commandement et par suite, car il s'y ajoute aussi l'appréhension continuelle des surprises, favorisation des paniques. Les procédés de combat des terrains libres et découverts ne sauraient donc être employés dans une telle région.

La meilleure infanterie sera celle qui, dans ces circonstances difficiles, saura remédier le mieux possible aux inconvénients inhérents aux bois, utiliser en plein les avantages qu'on y trouve et tirer le meilleur parti de l'appui des autres armes, si précaire soit-il. « Pour réussir, il lui faudra bien souvent quitter la peau du lion pour prendre celle du renard » (Touchon).

Terminons cette partie de notre exposé par ces lignes tirées d'un article du commandant Kœltz (*Rev. d'inf.* avril 1929) :

« ...Battus par le feu, les bois sont des désorganiseurs ; occupés par l'ennemi, même par de faibles fractions, ils

sont de terribles mangeurs d'hommes. Les troupes y sont plus exposées aux faiblesses, plus sensibles aux paniques qu'en terrain découvert ; toute conduite du combat, tout appui d'artillerie y sont impossibles ; les surprises par le feu y sont fréquentes ; la troupe surprise y répond d'instinct par le feu, souvent sans voir d'objectif, ou se replie sur une coupure naturelle où elle a de meilleures vues et un meilleur champ de tir. Seule une troupe bien instruite dans ce genre de combat et surtout bien trempée moralement peut mener à bien une tâche aussi ardue. »

Ces généralités étant passées en revue, voyons dans quelles conditions la défense et l'attaque d'un bois vont se produire.

LA DÉFENSIVE SOUS BOIS.

C'est l'attitude la plus facile à réaliser sous bois. Là, la ruse prime la force et la forêt devient l'alliée du défenseur.

Le relief du sol boisé exerce sur son organisation défensive une influence un peu spéciale : les grandes lignes du terrain (crêtes, thalwegs) serviront à jalonner la position ; la contre-pente acquerra un gros avantage du fait qu'il faut quand même renoncer à la possibilité de créer de profonds champs de tir. Elle permet au défenseur de voir l'assaillant des pieds à la tête quand il atteint la crête (tandis que sur le glacis montant il serait plus ou moins masqué par les broussailles). L'utilisation de la contre-pente implique par contre une organisation spéciale de l'observation (guetteurs installés sur les arbres des parties hautes de la forêt, par exemple).

Deux façons de plaquer le front d'arrêt par rapport au massif boisé seraient l'une de le mettre carrément en avant de celui-ci, l'autre en arrière. Mais ces deux solutions ne constituent plus, à proprement parler, des combats sous bois.

Dans le premier cas, les bois ne servent plus que de couverts pour les cheminements, les réserves, l'artillerie, la prépa-

ration des contre-attaques, les ravitaillements et les liaisons.

Dans le deuxième cas, le bois n'est plus considéré que comme un obstacle, pouvant détruire la cohésion de l'attaque ennemie, que l'on peut saisir à son débouché sous la concentration de feux d'infanterie et d'artillerie. Il offre par ailleurs à l'assaillant des possibilités de cheminement, de rassemblement, de préparation au débouché par surprise.

Une troisième façon d'installer le front d'arrêt, c'est celle que nous voulons retenir, est de le plaquer à l'intérieur du bois.

Là encore deux solutions sont possibles : ou l'installer à la lisière ou carrément à l'intérieur du bois.

La *défense à la lisière* est la solution économique parce qu'elle permet l'utilisation à plein rendement des armes automatiques, sans trop de personnel. Mais elle ne pourra durer en face d'un adversaire disposant d'une nombreuse artillerie et de bons observatoires. Elle n'est à recommander que pour la résolution de certaines tâches spéciales dans lesquelles il est indiqué de saisir l'ennemi de très loin par le feu, pour se décrocher ensuite (avant-postes, arrière-gardes, position avancée).

La *défense à l'intérieur du bois* (que nous allons étudier plus spécialement) offre l'avantage de laisser l'assaillant dans l'incertitude sur l'emplacement exact des organes de la défense. Ce n'est qu'au cours de l'attaque, après qu'il aura pris pied à la lisière et déjà progressé peut-être assez profondément sous bois, qu'il découvrira, souvent à ses dépens, les nids de résistance. Mais de là à définir le contour apparent de la position il y a encore loin, d'autant plus que la faculté d'emploi de ses chars sera très limitée.

Quant au défenseur il ne peut songer (comme en terrain libre) à créer devant le front d'arrêt la zone de mort à la réalisation de laquelle participent *toutes* les armes de la défense, disposées en profondeur. Les vues limitées et l'obstacle formé par les arbres diminuent en effet considérablement les possibilités d'emploi des mitrailleuses lointaines et des engins à tir courbe.

Les champs de tir sont donc forcément courts ; beaucoup doivent être créés de toute pièce ; tous doivent être aménagés. Les grands flanquements, les tirs dans les intervalles, qui, en terrain découvert, permettent de fortes économies de personnel, sont ici irréalisables.

Sous bois, il faut s'y résigner, les barrages de feu seront essentiellement constitués par des tirs frontaux, les tirs flanquants n'étant possibles que là où il y a des trouées dans la forêt (chemins, clairières).

Et pourtant, plus que partout ailleurs, si on veut vraiment « tenir », il faut créer un barrage de feux d'infanterie particulièrement continu et dense. Il faudra donc, de ce fait, beaucoup d'armes, partant beaucoup de monde.

Nous sommes ici dans le domaine du fusil, du F. M., de la grenade et quelquefois du lance-mines. L'aptitude au tir des hommes reprend, sous bois, toute son importance.

La profondeur sera obtenue par la création de *lignes* de défense successives dont les barrages de feux ne peuvent être réalisés que par les armes placées immédiatement derrière chaque barrage lui-même.

Où établir ces lignes ?

Dans les situations où il faut faire vite, les clairières, les coupes, les carrefours seront les jalons naturels pour leur tracé. Mais ces endroits seront vite repérés et par suite rapidement soumis aux feux de l'artillerie et de l'aviation.

Aussi, dès que le temps le permet, vaut-il mieux établir les lignes successives de la défense en plein bois.

Dans une futaie perméable, la chose n'offrira pas grande difficulté.

Dans un taillis, il faudra se donner le temps de dégager le champ de tir, *au ras du sol*, sans toucher aux têtes des arbustes et des arbres, qui doivent continuer à faire office de masque. Pour canaliser l'infanterie et les chars sur des armes bien postées, il faudra parfois tracer des laies, des sortes de voies d'accès à ces armes.

Un repérage minutieux du tir de toutes les armes s'impose (repères de couleur vive, lumineux la nuit), pour ne pas

s'exposer à se tirer les uns sur les autres. Pour le tir de nuit, les armes devront être soigneusement bloquées dans la bonne direction.

L'artillerie ennemie n'ayant de l'efficacité que sur les lisières, les routes, les layons, on rendra cet appui illusoire en évitant de placer des armes à la lisière extérieure, aux lisières des clairières, sur les voies de communication. On évitera en outre de faire courir le front d'arrêt à une distance régulière des lisières. On lui donnera un tracé brisé (pas trop cependant), irrégulier par rapport aux routes et chemins.

Des tireurs d'élite, dissimulés dans la frondaison de certains arbres élevés, ajusteront des tirs qui démoraliseront l'assaillant.

Pour se protéger du feu ennemi il faudra créer des *tranchées* profondes, de peu de relief, sans parapet apparent, bien camouflées. Pour renforcer la cohésion et l'exercice du commandement, elles devront être continues. Nulle part le moral de l'infanterie n'est plus fragile que dans les bois ; l'homme y a la hantise du débordement : un coup de feu, des cris sur les flancs ou sur les derrières d'une unité peuvent suffire à y créer une panique. Ajoutez à cela le bruit des balles qui claquent dans les arbres et décuple l'effet moral de la mousqueterie.

Si le tracé de la tranchée doit être continu, l'occupation, elle aussi, devra l'être, de manière que l'homme puisse voir ses voisins de droite et de gauche.

Peut-être certaines zones pourront-elles être aménagées en zones passives par la combinaison d'abatis et de fil de fer, mais il ne faut pas se faire trop d'illusions sur la sécurité qu'elles donnent.

Pour obtenir un feu dense nous avons vu qu'il fallait un grand nombre de combattants. Ce nombre est tout aussi nécessaire pour créer et maintenir la cohésion.

Ayant ainsi assuré son barrage de feux et sa cohésion, comment le défenseur va-t-il chercher à détruire la cohésion ennemie ?

L'assaillant, sous bois, sera tenté de rechercher l'alignement de ses têtes de colonnes pour aborder la position avec ensemble, pour éviter à ses unités de tirer les unes sur les autres et de présenter des flancs dangereux.

Le but à atteindre par le défenseur est de rompre cette belle ordonnance, de dissocier le dispositif ennemi en l'amenant à tomber, si possible à l'improviste, sous le feu de ses armes. Un tracé très sinueux de la position pourrait y contribuer, mais ce serait créer pour le défenseur le danger de tirer les uns sur les autres.

La solution consistera donc dans la recherche d'une combinaison intime du feu et de l'obstacle, visant à canaliser pour ainsi dire, les colonnes ennemies et à maintenir aussi longtemps que possible l'assaillant sous le feu des courts champs de tir de la défense.

L'*obstacle* peut être réalisé soit par des abatis, soit par des réseaux de fil de fer. Les abatis, faciles à faire dans les bois, présentent les inconvénients suivants : limitation des vues de la défense, favorisation de l'approche de l'ennemi à courte distance (grenadiers), repérage facile par l'aviation. Il faut leur préférer les réseaux de fil de fer ou mieux encore les treillages métalliques, faciles à placer en les faisant serpenter autour des arbres, auxquels on les fixe par quelques clous « cavaliers » et qui sont difficilement repérables. Le fil de fer sera placé bas, masqué dans les broussailles et renforcé par des branchages et des lianes.

Le tracé de l'obstacle se fera en forme de chevron, de manière que les unités assaillantes ne l'abordent pas partout en même temps. Il doit constituer une série de nasses où l'ennemi viendra vraisemblablement s'enfoncer, tant il est difficile sous bois de ne pas se laisser attirer par une ligne naturelle ou artificielle du terrain.

Entre les différentes lignes de la défense seront établies des *bretelles*, organisées défensivement, avec le souci que leur tir ne soit pas un danger pour les troupes amies. Elles seront couvertes par un réseau.

Des *réduits* (points d'appui fermés à la limite arrière de

la position) seront en outre aménagés, soit en plein bois encore, soit à la lisière arrière du bois et entourés de fil de fer.

Un *débroussaillage* judicieux et discret du sous-bois, créera les espaces relativement découverts où l'adversaire sera livré aux vues du défenseur qui lui-même reste dissimulé. Ces espaces découverts, impossibles à repérer par l'ennemi, procurent la surprise, permettent d'augmenter la profondeur des champs de tir des armes automatiques, de créer de plus longs flanquements, d'employer les lance-mines.

Les *voies de communication* parallèles à la direction d'attaque (chemins et thalwegs), les croisées seront tenues sous le feu de mitrailleuses bien camouflées et irrégulièrement réparties dans le sens de la profondeur et de la largeur. Ces cheminements (si nécessaires au maintien de la direction d'attaque) sont autant d'amorces auxquelles l'adversaire viendra mordre, dans lesquels il sera tenté de s'engouffrer, où il se fera massacrer ou prendre.

Les *avant-postes* sont à pousser en principe à la lisière avant de la forêt. En se repliant, ils pourront, par un combat de chicane préparé à l'avance, participer à l'effet de surprise recherché en augmentant l'état d'incertitude dans lequel se trouve l'ennemi de la vraie position de résistance.

Toute cette installation doit être faite habilement, en profitant du couvert de la forêt pour réaliser le *secret* le plus parfait.

Il est bien difficile de déclancher une *contre-attaque* à l'intérieur d'un bois, tant l'accumulation des obstacles, aussi bien de la part de la défense que de celle de l'artillerie de l'attaque, y rend toute progression rapide impossible et parce qu'il n'est guère possible d'organiser un appui de feu. Aussi est-il préférable de ne pas employer les réserves en contre-attaques à l'intérieur du bois, mais à l'extérieur, dans une manœuvre visant à reprendre le bois. Toutefois des *contre-assauts* effectués par de petites fractions (sections, par exemple) en vue de reprendre un élément de tranchée perdu, sont parfois possibles.

Si l'ennemi parvient à s'emparer de la totalité de la région boisée, il arrivera forcément dans un désordre relatif à la lisière arrière. La défense aura à ce moment une grosse supériorité sur l'attaque, car elle pourra lutter à deux armes contre une (infanterie *et* artillerie). Si l'on a pu réaliser une position d'infanterie à bonne portée de la lisière et préparer des tirs d'artillerie sur celle-ci, le débouché hors du bois sera sérieusement retardé ou même rendu impossible.

Ce que nous venons de dire s'applique à la défense d'un *massif* boisé. Qu'en est-il de la défense d'un *bois isolé*, bois de grandes dimensions toutefois ?

Certaines adaptations sont nécessaires :

Un bois isolé peut constituer un excellent emplacement pour des organes de flanquement agissant au profit de la défense générale de la position. Pour qu'ils soient d'un bon rendement et puissent agir par surprise, il faudra tendre à décrocher un peu vers l'arrière par rapport au tracé général du front la portion de celui-ci traversant le bois considéré.

Ce bois isolé doit avoir ses flancs et son débouché bien battus par le feu, de manière à empêcher tout mouvement de débordement ou d'encercllement.

L'OFFENSIVE SOUS BOIS.

Les dispositions que nous venons d'étudier, prises par le défenseur, ne laissent, semble-t-il, plus beaucoup de place à l'enthousiasme de l'assaillant... et c'est tant mieux pour nous ! Les régions boisées vont, d'après le tableau que nous avons brossé, lui apparaître comme des guêpiers où son élan sera fatalement brisé par les ruses d'un ennemi ingénieux, invisible et insaisissable.

Mais voyons cependant comment les bois peuvent servir également les intentions de l'assaillant.

Les régions boisées offrent pour la *marche d'approche* et la *prise de contact* un couvert précieux, dissimulant l'avance aux investigations terrestres et aériennes. Toutes les pré-

cautions devront être prises pour leur échapper : pas de feu la nuit, pas de fumées le jour, pas d'isolés et de groupes d'hommes sortant des bois pendant le jour, pas de pistes conduisant au bois, etc.

La grande difficulté pour l'assaillant résidera dans le *maintien de la direction*. La boussole sera indispensable, mais elle ne saurait faire éviter certaines erreurs dues au fait que les subdivisions auront une tendance naturelle à suivre les chemins, les crêtes, les vallons. Le mieux sera de faire appel à des guides (habitants et forestiers du pays). Les photographies d'avion pourront rendre service. Des jalonneurs placés aux carrefours également. Des hommes de liaison entre les unités seront nécessaires.

Afin d'éviter de tomber dans un piège, l'assaillant devra éviter d'utiliser les cheminements naturels. Il les côtoiera plutôt, s'ils lui sont nécessaires pour assurer sa direction.

A l'arrivée dans une zone où les tirs d'artillerie sont à prévoir (carrefours, clairières, chemins transversaux) l'infanterie évitera d'y stationner ; elle y serait rapidement repérée par une aviation ennemie active.

Elle devra prendre, en cours d'avance, toutes dispositions pour déceler rapidement les endroits infectés par les gaz.

Lorsque le combat devient imminent (*prise de contact*), l'infanterie prendra des formations qui lui permettront d'assurer facilement le maintien de la direction, d'éviter les embuscades, d'avoir instantanément sur son front une ligne de feu continue et sur ses flancs une solide couverture.

Il ne saurait être question pour les unités de progresser toutes déployées (fatigue, désordre). Les formations dériveront de la colonne : unités de premier échelon en colonnes de groupes (avec un intervalle de déploiement suffisant pour la mise en action rapide des moyens de feu), unités de deuxième échelon avec leurs sections en colonnes par deux ou par quatre ouvertes.

Les compagnies seront précédées par des éclaireurs ou des groupes largement déployés, guidés par des officiers.

Ces éléments de reconnaissance et de protection seront poussés assez loin en avant pour découvrir à temps les abatis, les obstacles, les tranchées et éventer les embuscades tendues par l'ennemi.

On profitera des coupures transversales pour marquer des temps d'arrêt permettant de rétablir l'alignement des têtes de colonnes, de remettre en ordre le dispositif, de rétablir les liaisons.

En l'absence de renseignements précis sur l'ennemi, le commandant de bataillon donnera à priori des mitrailleuses aux compagnies de premier échelon.

Il se constituera une *réserve* pour parer immédiatement aux incidents qui pourraient se produire en cours de progression. La marche sous bois est un peu une marche dans l'inconnu. La réserve y prend une importance toute particulière. Elle devra toujours être en mesure d'intervenir rapidement et être de ce fait à proximité immédiate du commandant de bataillon.

Les bois deviennent ainsi pour l'assaillant, comme pour le défenseur, des « mangeurs d'effectifs ».

Chaque coupe, chaque clairière peut cacher un danger. Avant de les traverser l'unité intéressée établira à priori un appui de feu. Les unités encadrantes, qui auront continué à progresser attendront un peu plus loin celles qui ont dû ralentir.

En résumé, dans cette première phase du combat, ce que l'assaillant a le plus à craindre, c'est la dislocation de son dispositif, dislocation que le défenseur mettra tout en œuvre pour obtenir. Un autre danger menaçant, c'est la *panique* : la fusillade (même amie) éclatant par surprise, quelques tireurs envoyant leurs projectiles du haut des arbres, des cris lointains, etc., suffisent parfois à faire lâcher pied à une infanterie non aguerrie au combat sous bois. L'action énergique des chefs doit parer à ce danger.

Le contact étant pris, comment se déroulera *l'attaque* proprement dite, dans le cas d'un *grand bois* tout d'abord ?

L'assaillant y procédera par tranches successives, chaque

tranche étant, si possible, délimitée par des lignes naturelles du terrain.

Si l'ennemi rencontré est lui-même en marche (*combat de rencontre*) le premier échelon, déployé, les F. M. tirant en marchant, cherche à progresser coûte que coûte et recherche le corps à corps (grenade, baïonnette).

Si l'ennemi est en position, l'infanterie en prendra le contact serré avec prudence, la préoccupation de l'alignement faisant dès lors place à la volonté de progresser constamment dans la direction fixée, sans plus se régler sur les voisins. Il s'agira de définir les nids de la résistance ennemie, la nature et le tracé des obstacles qui les couvrent. Si, après la première alerte, aucune organisation sérieuse n'a été repérée (il s'agissait peut-être d'éléments retardataires), l'infanterie s'étant remise en ordre, reprend la progression droit devant elle, par petites colonnes en liaison par la vue, si possible sous la protection de ses engins à tir courbe, en évitant de s'engager dans la zone des feux des organes de la défense déjà reconnus ou supposés.

Si la prise de contact prudente a permis de déceler la présence d'obstacles et de tranchées, l'infanterie doit s'arrêter et *organiser* son attaque. Se lancer tête baissée sur une organisation intacte aurait pour résultat certain la destruction complète de l'assaillant. Les objectifs d'attaque à assigner seront avant tout les carrefours, car dès qu'on les tient tous, on tient le bois.

Elle cherchera tout d'abord un trou dans la ligne ennemie pour s'y infiltrer et la déborder. Une menace d'encercllement peut avoir des résultats considérables.

Mais si la ligne est continue, l'infanterie devra faire appel à son artillerie, à ses chars et attendre qu'ils aient pratiqué des brèches suffisantes dans l'obstacle, brèches sans lesquelles tout assaut serait impossible.

Mais cette action de l'artillerie est très aléatoire. Hors des clairières, elle ne peut aboutir à détruire complètement les obstacles et les bois. Elle est d'autre part incapable d'accompagner son infanterie. Si l'on tient à son secours,

il arrivera qu'il faille préalablement faire reculer l'infanterie pour qu'elle ne soit pas elle-même la victime de tirs forcément mal ajustés.

La liaison infanterie-artillerie sera en tout état de cause difficile à réaliser et toujours longue à obtenir.

C'est dire combien dans l'attaque d'un massif boisé l'appui que peut fournir l'artillerie reste précaire. Si la position est solide, elle ne pourra être enlevée, frontalement, que quand l'artillerie aura supprimé la forêt !...

Et comme la contre-attaque est interdite au défenseur (obstacles, abatis créés par lui ou par l'action de l'artillerie) il est vraisemblable qu'il y aura là un temps de stabilisation fort long, comme on en a vu pendant la dernière guerre.

Les chars, si les bois sont perméables, pourront par contre rendre des services et résoudre, en partie, les difficultés que soulève la carence de l'artillerie.

Les lance-flammes, pour ne pas omettre de parler de ce moyen barbare de combat, pourraient être d'un grand secours à l'assaillant.

Un plan d'action d'ensemble ne peut guère être établi à l'échelon supérieur (bataillon, régiment), lequel aura surtout à profiter des succès partiels pour les compléter en agissant de la profondeur.

La conclusion à tirer de tout ceci, c'est que dans les bois, l'infanterie doit avant tout compter sur elle-même et que devant le fiasco de l'artillerie elle ne pourra tout au plus trouver de l'aide que dans ses chars et ses engins à tir courbe.

Des souvenirs d'un combattant allemand en Argonne extrayons ces lignes qui caractérisent bien la physionomie de l'attaque sous bois :

« Nous ne voyions rien du défenseur dans ce bois touffu. Le Français avait su à la perfection profiter de tous les avantages que la forêt présente pour le défenseur : tranchées bien placées avec effet flanquant, fortins et nids de mitrailleuses, barbelés tendus entre les arbres, fils de fer dissimulés au ras du sol (Stolperdrähte), tireurs dans les arbres.

» Nous recevions du feu d'en haut du sommet des arbres, d'en bas à travers les taillis, sans arriver à en découvrir la source. Et dans les layons, du feu d'artillerie d'accompagnement (Eselkanonen).

» Tout essai d'avancer l'était en vain et il fallut s'enterrer et commencer les travaux de sape et la petite guerre, guerre de surprises locales. En un an, l'avance fut de l'ordre de deux kilomètres et le front stoppa jusqu'en 1918. »

En admettant que finalement, avec ou sans appui de l'artillerie et des chars, l'attaque ait pu réussir, que l'ennemi cède, la *poursuite* est alors à organiser et le nettoyage de la position à entreprendre.

Si, en terrain découvert, ce sont généralement les éléments qui ont mené l'attaque qui entament la poursuite, il ne peut en être de même sous bois, en raison du désordre accru dans lequel les éléments de premier échelon arrivent sur la position et qui nécessite regroupement et réorganisation, opérations pouvant demander quelques heures. Dans la plupart des cas, ce sont les unités réservées qui seront chargées de cette opération. L'importance des réserves et de l'échelonnement en profondeur est ici capitale.

La poursuite devra être organisée avec méthode et prudence, par des unités en ordre parfait. Elles auront en effet à craindre à tout moment de tomber dans des embuscades ou sur une nouvelle ligne ennemie.

Cette manœuvre de la conquête d'un bois par tranches successives sera longue. Le nettoyage qui doit suivre la conquête ne sera pas pour la raccourcir.

Et la décision viendra probablement plus vite par les événements qui se passeront sur les lisières latérales... si lisières il y a !

En principe, le gros de l'artillerie ne s'engagera dans la forêt que lorsque l'infanterie en aura atteint la lisière opposée, raison de plus pour que le fantassin se voie privé de son appui.

La région boisée étant conquise, il s'agit d'en déboucher ! Ce ne sera pas toujours très simple. La conquête aura amené

du désordre, bien davantage que dans une lutte en terrain découvert. Il faudra se réorganiser, et cela *dans* le bois et non en lisière. Le débouché une fois prêt, se fera par surprise, à la manière dont on franchit une crête.

En cas d'échec de l'attaque ? Mieux vaudra souvent ne pas insister et rechercher la solution ailleurs, car les conditions de préparation d'une nouvelle attaque restent toujours aussi mauvaises, on risquerait d'aller au-devant d'échecs renouvelés et toujours plus sanglants. Il faudra en prendre son parti, adopter une solution défensive... et attendre comme dans la région de Verdun, par exemple, que l'artillerie ait suffisamment déchiqueté le bois pour permettre une bonne observation et la réussite de l'attaque dans toutes autres conditions. Et ainsi se trouve vrai le vieil adage d'après lequel, dans les bois, la lutte s'éternise sans pouvoir amener une décision rapide.

Citons ici, parmi tant d'autres, deux exemples historiques d'attaque d'un massif boisé :

L'attaque *imprudente* du 4^e bataillon de chasseurs à l'ouest d'Orbey (Vosges), le 13. 8. 1914, bataillon qui fut mis hors de combat en quelques minutes pour avoir attaqué sans reconnaître ;

L'attaque *de grand style* de la 11^e armée autrichienne du général Scheuchenstuel, tout entière sous bois, au nord de Vicence (bataille d'Asiago), en juin 1918 et qui, malgré une imposante préparation d'artillerie et l'héroïque élan de l'infanterie, aboutit à un désastre.

Nous avons vu ce qui concerne l'attaque d'une *région boisée*. Qu'en est-il de celle d'un *bois isolé* ?

La conception normalement admise est de ne pas chercher à faire tomber la résistance de face, mais de la fixer avec le moins de monde possible, pendant que d'autres unités, en pleine possession de tous leurs feux d'infanterie et d'artillerie, s'efforceront de la déborder en progressant dans les terrains découverts qui bordent les lisières latérales.

Puis, dès que le mouvement de débordement ou d'encerclement est suffisamment accentué pour inquiéter les

défenseurs, les unités consacrées au bois lui-même, procéderont à son nettoyage en pratiquant comme nous l'avons vu dans le cas d'un massif boisé, mais avec plus de rapidité et de chances de succès.

L'attaque d'un bois isolé présente ainsi de grandes analogies avec l'attaque d'une localité, d'un point d'appui ou d'un fortin en rase campagne.

Comment se déroule cette manœuvre ?

L'assaillant, pour progresser dans les terrains découverts bordant les lisières latérales du bois, doit s'arranger pour échapper aux feux flanquants partant précisément de ces lisières. L'accent de l'attaque doit donc porter sur ces lisières et l'avance s'effectuer en les longeant sous la protection de feux de mitrailleuses et d'artillerie, pour mettre hors d'état de nuire les armes qui y sont installées. Le dispositif d'attaque devra être fortement échelonné pour parer aux surprises pouvant surgir du bois.

L'appui de feu d'infanterie (mitrailleuses) sera si possible installé sur les flancs de l'attaque de façon à pouvoir battre systématiquement la lisière à neutraliser et faire en quelque sorte du « contre-flanquement ».

L'artillerie interviendra d'une part en « appui direct » sur les lisières considérées et d'autre part « en protection » sur les parties du terrain découvert d'où l'ennemi pourrait agir par son feu sur les flancs et les débouchés du bois.

Des chars, longeant les lisières, seront certainement une aide très efficace pour l'infanterie assaillante.

Les lisières une fois conquises, l'accent de l'attaque se portera sur les terrains découverts avoisinants *et* dans le bois.

Tenu à la gorge sur la lisière frontale et dans le bois, gêné dans la mise en œuvre de ses feux flanquants, se sentant sur le point d'être débordé ou enveloppé, le défenseur, dans un délai plus ou moins long, sera amené soit à se rendre, soit à se replier.

Un exemple historique d'un tel combat peut être trouvé dans l'attaque du 11^e C. A. français le 18. 7. 1918 au nord de l'Ourcq.

Ajoutons encore ce qui suit sur le cas spécial du *combat de rencontre sous bois* :

Les règles fixées jusqu'ici conservent leur valeur dans ce cas particulier. Mais il est à remarquer que l'adversaire qui marquera la résolution la plus hardie, le plus de mordant tout en conservant sa cohésion, aura les plus grandes chances de réussite. Il poussera à fond pour faire naître d'emblée chez l'ennemi cette sensation de débordement, génératrice de panique, dont on peut tout escompter.

Une volonté individuelle ardente de tous les combattants, assurant par elle-même la cohésion de l'ensemble de l'attaque, paraît devoir être le plus sûr garant du succès.

L'intervention des réserves est à envisager non sous forme d'un renforcement des éléments de premier échelon qui conduirait à un entassement augmentant la vulnérabilité et favorisant la panique, mais sous celle d'une relève ou d'un prolongement.

Des exemples de combats de rencontre sous bois nous en trouvons dans les deux cas suivants :

La bataille de Hohenlinden (3. 12. 1800) entre l'Isar et l'Inn, à l'est de Munich (archiduc Charles contre Moreau), exemple du décousu et de la surprise ;

Le combat du Silberwald, dans les Vosges. à l'ouest de Münster (14. 8. 1914).

CONCLUSION.

L'impression qui se dégage de ce que nous venons d'exposer est l'extrême complexité, la grande difficulté des combats dans les régions boisées. Là, plus que partout ailleurs, l'infanterie, livrée à elle-même, aura à y mener de durs combats, au milieu des pires embûches. Les petites unités auront à y agir isolées souvent les unes des autres. De leur initiative, de leur adresse combinées avec de la prudence et de l'audace, dépendra une bonne part du succès.

Ces combats auxquels nous serons bien forcés de nous livrer dans un pays aussi boisé que le nôtre, revêtent une grande importance. Nous devons nous y préparer en temps de paix en fixant comme buts à cette instruction : l'accoutumance aux bois, la technique très spéciale du combat sous bois.

Négliger cette préparation systématique, c'est aller au-devant d'une période de crise au début des hostilités, à l'instar de celle qu'ont connue certains corps d'infanterie française appelés au début de la guerre de 1914 à combattre dans les Vosges ou sur les Hauts-de-Meuse. Les erreurs de direction et les paniques s'y produisirent, paraît-il.

L'accoutumance aux régions boisées donne peu à peu l'assurance nécessaire et permet d'utiliser à fond le secours bien effectif qu'offre une région boisée ou un grand bois à la défense. Un sentiment de sécurité aura bientôt pris la place de l'appréhension, d'autant plus que nous savons maintenant quelles grosses difficultés rencontrera un assaillant pourvu de tout le matériel de guerre perfectionné : avions, canons, chars, etc.

La forêt reste le domaine des armes portatives et du tireur d'élite. Le faible, s'il est en même temps hardi et habile, a avantage à rechercher ce genre de terrain pour y combattre. Il en pourra également tirer un excellent parti pour la « petite guerre », la guerre de chasse. En la pratiquant, il sera facile à une petite troupe mobile, entreprenante et bien entraînée d'assaillir avec succès les colonnes, les convois, les arrières ennemis.

Colonel J. JUNOD,
officier instructeur d'infanterie.
